

XYZ. La revue de la nouvelle

Prisonnier de la nuit

Daniel Leduc



Numéro 16, novembre–hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3128ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leduc, D. (1988). Prisonnier de la nuit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 88–91.

Prisonnier de la nuit

Daniel Leduc

Le hululement d'une chouette fit sursauter Glenn, alors qu'il s'apprêtait à raviver le feu dans la grande cheminée. Cet accès de nervosité le fit sourire, bien qu'il lui parût fort justifié depuis les menaces du matin même.

Il se souvenait être en train de sarcler un champ de pommes de terre, ce matin, lorsqu'une pierre l'avait atteint à la jambe. Ce n'était pas tant la douleur qui lui avait fait plisser les lèvres, que la surprise de voir la pierre entourée d'un papier, celui-ci étant maintenu par une ficelle. Glenn avait fébrilement libéré le morceau de papier, l'avait défroissé, et ces quelques mots, tracés d'une main malhabile, lui étaient apparus :

TU N'AS PAS SUIVI NOS CONSEILS, PAUVRE TYPE! TU NE PASSERAS PAS LA NUIT.

K.K.K.

À la lecture des trois K, Glenn s'était senti devenir livide. Le message était percutant, d'autant que sa provenance ne pouvait faire l'ombre d'un doute: il s'agissait bien du Ku Klux Klan.

En remettant le tisonnier en place, Glenn songea à tous les déboires qu'il avait connus ces derniers mois.

Tout avait commencé un jour de maladresses.

Glenn était allé en ville pour acheter de nouvelles semences et quelque outil qui lui faisait défaut depuis longtemps.

D'un pas trop pressé, il longeait une série de boutiques, lorsque son regard fut attiré par une rutilante carabine trônant à la devanture d'un célèbre armurier. Cette simple distraction suffit à lui faire heurter de plein fouet une jeune Noire jetée sur son chemin par hasard et dont les bras firent voler jusqu'au caniveau quelques jolis paquets noués de non moins belles faveurs. Glenn marmonna quelques excuses tout en aidant la jeune fille à rassembler ses paquets. Avant de la saluer en ôtant son chapeau, il la dévisagea sans la moindre pudeur; puis, d'une voix un peu rauque, lui demanda: «Comment vous appelez-vous? Moi, c'est Glenn...» Mais il n'obtint aucune réponse et se contenta de s'écarter — la laissant poursuivre son chemin — non sans emplir sa mémoire de ce parfum qui restait en suspens autour de lui.

Quelque temps plus tard, Glenn décida d'entrer dans une espèce de bar afin de manger un morceau. Il transportait son assiette vers une table qu'il avait repérée pour son isolement lorsqu'il buta sur une marche qui surélevait une partie de la salle. L'assiette et son contenu atterrirent sur la robe d'une jeune fille que Glenn reconnut sur-le-champ. Il ne sut s'il devait rire ou sembler consterné. Mais après un court laps de temps où elle parut interloquée, la jeune Noire fit éclater la blancheur de sa bouche dans un rire tonitruant qui se répandit bientôt dans la gorge de Glenn, et de quelques consommateurs vaincus par le virus. Lorsqu'elle se fut calmée, la jeune fille s'adressa à Glenn: «C'est la deuxième fois aujourd'hui que je vous trouve sur mon chemin, et à chaque fois de façon frappante, si j'ose dire.» Glenn appela le garçon pour demander un chiffon et un peu d'eau chaude. Il tenta de réparer les dégâts sur la jolie robe de taffetas. Puis, pour se faire pardonner, il invita la jeune Noire à dîner avec lui, ce qu'elle accepta non sans quelques réticences.

C'est ainsi que Glenn fit la connaissance de Mélissa.

Et devant ses yeux, quelque peu embrumés par la fumée qui se dégageait à présent de la grande cheminée, Glenn revoyait la jeune fille dans diverses situations, comme autant de flashes qui aveuglaient sa mémoire au point de communiquer à tout son corps des frissons proches de la fièvre, des vertiges semblables à de vives émotions. Leurs premières échappées nocturnes dans les champs où le visage de Mélissa se découpait — ombre chinoise — sur un ciel de lune opaline. Les draps froissés, usés de murmures et de caresses, sur lesquels le corps de Mélissa épanouissait ses ombres, les désirs de ses formes, les cris de ses jouissances. La table de chêne mordue par le temps où Mélissa posait ses mains, parfois, comme deux oiseaux qui rêvent de voler immobiles.

Et le feu criait les secondes — devant les yeux de Glenn. Les jointures des portes et des volets craquaient sous la poussée du vent.

Glenn se leva, pesant de tout son poids sur les bras du fauteuil. Il voulait vérifier, une fois encore, qu'il s'était bien barricadé.

Toutes les issues étaient fortement closes. Il pouvait attendre que rien ne se passât jusqu'au petit matin. Que la nuit ne fût qu'une traîne qui s'étirât sans se rompre. Que le fil du rasoir ne tranchât les étoiles qui miroitaient souvent dans son cerveau.

Glenn se souvint encore.

La première peur. Le premier désarroi. Ce soir de juin où, rentrant chez lui après avoir accompagné Mélissa, soudain, il fut entouré de cavaliers masqués qui le vilipendèrent et le cravachèrent, lui ordonnant de ne plus fréquenter «la négresse», de ne plus déshonorer son sang. Il se

souvint leur avoir répondu avec mépris, malgré son angoisse. Et des coups de crosses qu'il reçut. Étourdissement. Syncope.

Et puis cet autre soir où il trouva Cheryl morte, la tête défoncée. Cheryl, c'était plus que sa chienne : c'était un sentiment.

Enfin, la nuit où il fut réveillé en sursaut par un obscur pressentiment, par une secousse irrépessible. Il était descendu boire, et l'éclair que surprit son regard à travers la vitre le fit se jeter dehors avec deux seaux d'eau. La grange, la récolte, l'année entière brûlaient. Il crut que ses derniers espoirs, alors, se consumaient.

Heureusement qu'il avait Mélissa. Elle lui donna les forces nécessaires pour survivre, le courage de ne pas se croire vaincu.

Il décida d'épouser Mélissa; le fit savoir à la terre entière, ou presque : tous les gens du coin furent mis au courant.

Et ce matin, il reçut l'ultime avertissement.

«... TU NE PASSERAS PAS LA NUIT». C'était comme un écho qui se répercutait en lui, une infâme litanie, brûlure obsessionnelle. Il savait que le Ku Klux Klan mettait toujours ses menaces à exécution. Et que nul n'y pouvait rien. Sauf croire le contraire, peut-être...

Mais il s'était barricadé, avait chargé ses deux fusils; et même le ciel était avec lui: depuis le début de la nuit, un violent orage s'était déclaré. La pluie tombait drue, rendant impossible tout éventuel incendie.

Aussi se sentait-il un peu rasséréiné. Et la présence de Mélissa qui flottait dans sa mémoire était comme un baume sur son anxiété.

Personne ne pouvait entrer chez lui sans défoncer porte ou volets. Personne ne pouvait le surprendre. Personne ne pouvait l'inquiéter sans risquer à son tour d'être inquiété.

Glenn se répétait ces mots-là, tout en essayant de garder les yeux ouverts.

Il s'était allongé sur le vieux canapé. Ses muscles se détendaient. Il pensait à l'aurore qui serait bientôt là.

Alors, une masse puissante se jeta sur son cou. L'étreignit. Le happa.

Glenn tenta de se débattre. De s'échapper. En vain.

Le dernier bruit qu'il perçut fut le craquement de ses vertèbres.

Ensuite, il ne sentit plus rien.

La masse sombre desserra son étreinte. Elle glissa sur le carrelage jusqu'à la porte barricadée.

Le boa se faufila par la chatière.

Dehors, un homme masqué l'attendait. Il ouvrit un grand sac où le boa entra. Puis, jetant le sac sur son épaule, l'homme s'enfonça dans un bois au bout duquel semblait pointer l'aurore.

Né en 1950, à Paris. A collaboré à de nombreux journaux et revues (chroniques musicales, littéraires, artistiques). A publié une vingtaine de nouvelles. Publication, également, de plusieurs recueils de poèmes et de pensées. Collabore, au Québec, à la revue *Mœbius*.

Vient de paraître



Pierre
Chatillon

144 p. 14,95 \$

La Vie en fleurs

dans la collection «L'ÈRE NOUVELLE»
dirigée par Daniel Gagnon

XYZ éditeur, C.P. 5247, Succ. C, Montréal, H2X 3M4